

rement assez solitaires, excepté dans le quartier du Palais, se remplissent tout à coup d'une foule de gens qui se présentent dans le costume, souvent plus que négligé, qu'ils avaient avant l'événement. Les uns se jettent à genoux, la figure prosternée contre terre, les autres se frappent la poitrine en disant des *mea culpa*; les plus timorés font quelquefois la confession publique de leurs fautes secrètes; tandis que des filous, plus aguerris, profitent de ces instants de trouble pour pénétrer dans les maisons et pour voler. Cet ensemble présente un tableau très-animé et très-varié; tout alors est mouvement, bruit et confusion. Lima offre aussi au voyageur un tableau qui est tout l'opposé de celui-ci; c'est dans les jours de fête que l'effet peut en être le mieux saisi, et qu'il devient le plus frappant, par la plus grande opposition qu'il présente. Il est d'usage à Lima, toutes les fois que l'*Angelus* sonne, que les personnes qui sont dans les rues s'arrêtent et se découvrent au premier tintement de la cloche. L'habitude en est tellement prise, que si, un jour de fête, vers le soir, on se trouve sur la place du Palais à examiner les équipages, les cavalcades, les promeneurs, les sayas qui rentrent en ville par le pont, au milieu d'un bruit confus de chevaux, de voitures, de cris et de conversations, on est frappé, lorsque vient l'*Angelus*, de voir tout ce mouvement, tout ce bruit cesser subitement comme par un seul coup de baguette. Aussitôt l'immobilité succède au mouvement, le silence à la confusion des voix et au bruit; mais le dernier son de l'*Angelus* est à peine sonné, que tout recommence de plus belle, agitation et tapage. Pendant le moment de recueillement, chacun est censé faire une prière et un retour sur soi-même; le bruit reprend par un souhait pieux que chacun adresse à son voisin.

Lima jouit du plus délicieux climat du monde. En été, l'ardeur du soleil est modérée par un rideau de nuages constamment étendu sur la ville. Pen-

dant les mois d'hiver, c'est-à-dire, depuis avril ou mai jusqu'en novembre, il règne des brouillards épais qui refroidissent la température et humectent le sol; pendant les autres saisons, ces brumes apparaissent aux changements de lune. Tandis que le soleil d'hiver est voilé au-dessus de Lima par des nuages qui donnent l'humidité et la fertilité à la vallée du Rimac, la pluie inonde les montagnes voisines, au bruit du vent et du tonnerre. Ce phénomène est particulier aux parties du bas Pérou dans lesquelles les montagnes s'approchent de l'océan Pacifique. Tout au contraire, à Guayaquil, où la distance entre la Cordillère et la mer est considérable, les pluies sont abondantes et les brumes assez rares.

Pendant les mois de mars et d'avril, et au commencement de l'automne, les fièvres intermittentes sévissent à Lima. C'est peut-être à cette cause qu'il faut attribuer l'air languissant et la maigreur d'un assez grand nombre d'habitants de cette ville.

Nous allons maintenant décrire les villes les plus importantes après Lima, et celles qui se recommandent à l'attention du voyageur par quelque particularité importante au point de vue géographique ou archéologique.

LE CALLAO. Dans le cours de notre résumé de l'histoire moderne du Pérou, nous nommerons souvent le port du Callao. La petite ville qui porte ce nom, située à six milles de Lima, ne se compose plus que de deux ou trois cents pauvres maisons dont l'apparence est aussi pitoyable que l'aspect physique de leurs habitants. L'ancienne ville était à quelque distance au sud du bourg actuel; elle fut entièrement détruite par le terrible tremblement de terre de 1746. La mer la couvrit par deux fois, et, sur quatre mille habitants, n'en épargna, dit-on, qu'un seul pour porter à la capitale la nouvelle de cette catastrophe. Il paraît que par un temps calme, on peut apercevoir les ruines de l'ancien Callao au fond de la mer, dans cette partie de la baie qu'on appelle *mar braba*. La bourgade ac-

tuelle est protégée par une citadelle convenablement armée, et principalement destinée à mettre la capitale à l'abri d'un débarquement. Derrière le fort, on aperçoit un rideau de montagnes qui s'élève par gradation et se termine à l'horizon par l'imposante chaîne des Andes, dont les pics sourcilieux se cachent dans les nuages. Rien de plus beau, de plus admirable que le panorama qui se déploie sous le regard de l'observateur placé sur les hauteurs de Callao; à l'heure où le soleil se couche, même après que l'ombre s'est étendue sur la plaine, les dômes et les clochers des églises de Lima brillent encore dans le lointain, éclairés par les rayons de l'astre à son déclin, et lorsque la capitale est à son tour plongée dans l'obscurité, la crête des Andes, toujours illuminée, se détache sur l'horizon comme un phare gigantesque allumé par les mains de la nature.

Cuzco. Cette ville, située à environ 550 milles anglais E.-S.-E. de Lima, par 13° 42' de latitude et 71° 4' de longitude occidentale (méridien de Greenwich), s'élève au milieu d'une vaste et fertile vallée, arrosée par la petite rivière de Guatanay. D'après la tradition, elle fut bâtie par Manco Capac, le premier des Incas, et fut divisée en deux villes, *Hanam Cuzco* et *Hurin Cuzco*. Il paraît que ce nom de *Cuzco* signifie *centre*; il répondrait à l'*ὀμφαλός* ou *umbilicus terrarum* des anciens.

Les proportions grandioses et la magnificence des édifices, parmi lesquels on doit citer en première ligne la forteresse et le temple du soleil (*), frappèrent les Espagnols d'étonnement, lorsque Pizarre prit possession de cette antique cité. Il ne reste du fameux temple que quelques murs de construction singulière, et sur lesquels s'élève le couvent des Dominicains. L'autel a été bâti à l'endroit même où l'image du dieu des Péruviens était exposée à leur adoration. Les chambres des vierges du soleil (**)

(*) Voyez la description de ce temple dans le tableau de l'ancien empire du Pérou, placé ci-après.

(**) Voir dans le tableau de l'ancien em-

maintenant occupées par des religieux; des champs de blé et des prairies couvrent l'emplacement où s'étendaient autrefois le jardin royal et la ménagerie, l'un et l'autre décorés d'ornements fantastiques, tels que fleurs et arbrisseaux gigantesques en argent et en or massifs.

On voit encore sur une colline au nord de la ville les ruines de la forteresse, dont les murs sont en grande partie parfaitement conservés. Ces murs sont construits de pierres d'une grandeur prodigieuse, de forme polyangulaire et de dimensions différentes. Placées les unes sur les autres, ces pierres ne sont unies ensemble par aucun ciment, et elles sont pourtant si bien jointes qu'il serait impossible d'introduire une aiguille dans les interstices. Ulloa prétend qu'elles ont presque toutes neuf angles, et qu'il est impossible de distinguer les lignes de rapprochement. Une de ces pierres, d'après le même voyageur, git isolée sur le sol, et semble n'avoir jamais été destinée à figurer dans la construction des murs; on l'appelle la *cansada* ou la *bruyante*.

On remarque également à Cuzco le couvent de Saint-Augustin et celui de la Merced, édifices qui ne le cèdent, ni en magnificence ni en beautés architecturales, aux monuments religieux de l'ancien monde. Le voyageur reconnaît aussi avec surprise que les murs d'un grand nombre de maisons particulières portent les marques d'une ancienneté incontestable. La grandeur des pierres, la variété de leurs formes et l'art inimitable avec lequel elles sont disposées, donnent à cette ville une physionomie d'antiquité romanesque qui pénètre l'étranger de respect et impressionne vivement son imagination (*). En contemplant ces vestiges de la civilisation primitive du Pérou, on ne peut se défendre d'un sentiment de colère contre les conquérants qui ont saccagé ces restes précieux, et ont en quelque sorte

pire du Pérou le passage où il est question des vierges consacrées au soleil.

(*) Miller, t. II, p. 223.

pris à tâche d'en faire disparaître les traces.

Les autres choses dignes d'attention à Cuzco, sont les bains qui fournissent de l'eau chaude et de l'eau froide; les vestiges d'une large route pavée, construite par ordre des Incas, et qui conduisait jusqu'à Lima; enfin, les restes de plusieurs passages souterrains qui unissaient le palais des Incas à la forteresse; les murs de ces souterrains étaient très-rapprochés et très-bas, de façon à ne laisser passer, dans certains endroits, qu'une seule personne de front.

Cuzco est encore la seconde ville du Pérou; on y compte de quarante à quarante-cinq mille habitants. Quand l'armée libératrice y fit son entrée, durant la guerre de l'indépendance, les habitants de race indienne témoignèrent leur joie par des fêtes solennelles; et ces divertissements avaient pour eux d'autant plus de prix, qu'ils avaient toujours été prohibés par les Espagnols à cause des allusions qu'on y introduisait au règne et à la puissance des Incas. Rien de plus curieux que les processions qu'ils conduisaient tous les jours par la ville; leurs masques singuliers, leur costume grotesque et bariolé de couleurs éclatantes, les plumes d'autruche dont ils s'affublaient, leurs instruments de musique consistant en tambourins, cornemuses, flûtes à Pan et tambours, leurs chants mélancoliques, leur physionomie attristée, leurs danses si bien appropriées, par leur caractère sérieux, aux souffrances que ces pauvres gens ont endurées pendant des siècles, tout cela formait un spectacle étrange et de nature à frapper le voyageur d'étonnement.

A vingt lieues à l'est de Cuzco commencent les territoires habités par les tribus insoumises. Le diocèse de Cuzco s'étend vers le sud jusqu'aux rives septentrionales du lac Titicaca, et comprend les provinces de Lampa et de Caravaya dans le département de Puno, si riche en métaux précieux. Vers le sud-ouest, il embrasse la province d'Aymaras, et, jusqu'en 1609,

la ville d'Arequipa en a fait partie. Au sud de Cuzco, et à l'est du lac Titicaca, s'étend la plaine de Tiahuanaco, où l'on voit des ruines qui offrent le même caractère que les anciennes murailles de Cuzco, et qui étonnent par les dimensions des matériaux (*). Ces édifices antiques paraissent n'avoir jamais été terminés; à l'arrivée des Espagnols, les indigènes en attribuaient la construction à des hommes barbus qui habitaient le bord des cordillères bien longtemps avant la fondation de l'empire des Incas (**).

Lac Titicaca. Nous avons parlé de ce lac célèbre qu'on rencontre au sud de Cuzco. Nous allons en placer ici la description :

Le lac de *Chuquito* ou *Titicaca* est situé entre les deux cordillères, et se trouve complètement enfermé par les montagnes qui le bordent. Il a 240 milles anglais de circuit, et une profondeur qui, dans quelques endroits, n'est pas moindre de 480 pieds. Il reçoit plusieurs rivières, mais son unique écoulement a lieu par le *Desaguadero*, espèce de canal naturel qui le fait communiquer au lac Paria (**). On suppose que les eaux ont des fuites souterraines qu'il a été jusqu'à présent impossible de constater. Les tempêtes qui soufflent souvent du côté des An-

(*) Voir plus loin le tableau des tribus indigènes du Pérou.

(**) Humboldt.

(***) Le lac Paria a quatre lieues de longueur extrême sur deux de largeur, et quoique ses eaux ne soient pas très-douces, il abonde en excellent poisson. Alcedo affirme que l'eau de ce lac se fraye un passage souterrain vers la mer par-dessous la Cordillère. En 1748, dit-il, le niveau s'éleva considérablement, ce qui fit penser que l'ouverture souterraine était encombrée par quelques vieux radeaux des anciens Péruviens qui avaient autrefois coulé à fond dans une tempête; peu de temps après, on vit les eaux reprendre leur niveau ordinaire, ce qui confirme cette opinion. Un semblable phénomène s'observe, du reste, dans les lacs de Metapa et d'Atitan, enclavés dans le territoire de la république de Guatemala.

des, rendent la navigation du grand lac difficile et dangereuse. Les eaux sont troubles et d'une saveur amère; néanmoins les bestiaux en boivent ainsi que les Indiens. Elles abondent en truites et autres poissons; et ses rives pittoresques sont fréquentées par d'immenses troupes d'oies sauvages.

Le lac de Titicaca, ou *lac de Plomb*, doit son nom à l'île principale qu'il renferme. C'est dans cette île que, conformément aux croyances des indigènes, Manco Capac fit sa première résidence, et qu'il eut la révélation de la mission que le soleil lui réservait. C'en était assez pour assurer à ce coin de terre la vénération de ces peuples crédules. Les souverains incas y construisirent un temple magnifique dont les murs étaient couverts d'or. Comme chaque Péruvien était obligé de visiter une fois par an ce lieu de pèlerinage et d'y apporter quelque offrande qui pût être agréable à la divinité, il en résulta dans le temple une accumulation prodigieuse de richesses. Quand le pays fut envahi par les Espagnols, les Indiens, pour les empêcher de s'emparer de la demeure sacrée, en rasèrent les murs, et jetèrent dans le lac tous les trésors qu'il contenait. Telle est, du moins, la tradition. Au nombre des objets précipités dans les flots, il faut citer la grande chaîne d'or faite par ordre de l'Inca Huayna Capac; cette chaîne, dont tout le monde a entendu parler; et dont il est plus d'une fois question dans ce travail, était si longue, que plusieurs centaines de personnes pouvaient exécuter des danses dans le cercle qu'elle formait. Il n'existe aucune trace de ce temple, dont la grandeur et la magnificence ne peuvent être appréciées que par comparaison avec les édifices de Tiahuanaco; suivant Alcedo, il aurait occupé l'emplacement sur lequel s'élève aujourd'hui le célèbre sanctuaire de Notre-Dame de Capac-Avana. L'île a trois lieues de long sur une de large; elle est située à un mille du rivage. Fertile, quoique en grande partie inculte, elle abonde en fruits et se couvre, dans la belle saison, de fleurs

parfumées. Elle sert de refuge à de nombreux troupeaux, qui y trouvent des pâturages verdoyants.

Près de l'extrémité méridionale du lac, les rives se resserrent et forment une baie qui se termine par le Rio Desaguadero. Cette rivière, ou plutôt ce canal, a environ cent mètres de largeur; l'eau s'y précipite avec impétuosité. Capac Yupanqui, cinquième Inca, y fit jeter un pont de bois, au moyen duquel l'armée péruvienne put marcher à la conquête de Charcas (*).

CHUQUISACA. Cette ville, ainsi appelée par les Péruviens, est aussi connue sous les noms de *Plata* et de *Charcas*. Nous n'avons pas grand'chose à en dire. Quoiqu'elle soit la capitale de la Bolivie, elle n'a qu'une quinzaine de mille âmes. De nombreux aqueducs y conduisent les eaux des montagnes voisines. On y remarque la cathédrale, qui possède des tableaux précieux, et dont la magnificence était autrefois augmentée par une profusion d'ornements en or, en argent et en pierres. Le voyageur visite aussi avec intérêt les églises attenantes aux divers couvents d'hommes ou de femmes. Chuquisaca, fondée en 1539 par un des lieutenants de Pizarre, fut érigée en évêché en l'an 1551, puis transformée en Audience royale de los Charcas en 1559, puis enfin dotée d'un archevêché en 1608. Elle est située par 19°31' de latitude méridionale, à 290 lieues de Cuzco.

ARÉQUIPA. Capitale de la province de ce nom, la ville d'Arequipa est vaste, bien bâtie, et compte plus de 30,000 habitants. Elle s'élève dans une plaine arrosée par la rivière Chili; on la place à 20 lieues de la côte; à 217 sud-est de Lima; à 60 sud-ouest de Cuzco, par 16° 16' de latitude méridionale, et 72° de longitude occidentale. La ville en elle-même n'offre rien de précisément remarquable; mais ses environs sont dignes d'attention. A six ou huit milles de ses murs, on aper-

(*) Pour plus de détails sur le lac Titicaca, on peut voir le Voyage de M. d'Orbigny dans l'Amérique méridionale.

coit une montagne conique, dont la base a environ cinq lieues de circonférence, et dont le sommet est occupé par un cratère qui vomit presque constamment des cendres et de la fumée. Ce volcan est, à juste titre, la terreur des habitants d'Aréquipa. Quatre fois il a occasionné la destruction de leurs demeures : la première en 1582; la seconde en février 1600; la troisième en 1604, et la quatrième en 1725. Les tremblements de terre de 1687, 1732, 1738, 1785 et 1819, furent moins violents, mais n'en portèrent pas moins le ravage et la mort dans les lieux circonvoisins.

POTOSI. C'est la ville péruvienne dont le nom est le plus connu en Europe, grâce aux mines d'argent qui l'entourent. Elle est la capitale de la province la plus méridionale de la Bolivie. En 1611, on évaluait sa population à 150,000 âmes, ce qui s'explique par le grand nombre de mineurs que l'inexorable loi du *mita* y envoyait de trois cents lieues à la ronde. Ces malheureux étaient presque tous accompagnés, dans le lieu de leur exil, par leurs familles, ce qui augmentait considérablement la population normale de la ville et de ses environs. L'abolition du *mita* et la décadence de l'exploitation des minéraux a fait tomber le chiffre de cette population à 8,000 habitants.

Potosi, qui ne renferme rien de curieux, si ce n'est peut-être un hôtel des monnaies aussi vaste que bien distribué, est bâtie au pied de la célèbre montagne de *Cerro*. Un pain de sucre ayant trois lieues de circonférence à sa base, et 17,000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan, telle est la montagne dont la richesse en métaux précieux a été de tout temps vantée dans le monde entier. Plus de cinq mille ouvertures, conduisant aux mines, ont été creusées dans ses flancs. De ce nombre, il n'en est plus que cinquante ou soixante qui servent aujourd'hui à l'exploitation du métal. Les autres galeries sont obstruées par des éboulements ou inondées par les eaux intérieures. La partie supérieure de la

montagne est tellement sillonnée, qu'on peut la dire percée à jour. Quant à la région inférieure, à partir de la base jusqu'à un tiers de la hauteur totale, elle a été à peine entamée, par suite de la quantité de sources qu'elle recèle, et qui font obstacle aux travaux.

Le pays environnant est également métallifère. On trouve de l'argent d'excellente qualité et en abondance dans une montagne appelée *Guayna-Potosi* (le nouveau Potosi), et située près du *Cerro*. Malheureusement cette montagne ne peut être soumise au travail des mineurs, à cause du nombre des sources qu'on rencontre à quelques pieds de sa surface.

Le minerai est broyé dans des moulins dont les roues sont mises en mouvement par des cours d'eau qu'alimentent des lacs ou réservoirs placés dans les montagnes. Les plus vastes de ces bassins reçoivent leurs eaux au moyen d'écluses construites à travers les *quebradas* ou ravins les plus profonds. On laisse échapper l'eau pendant le jour; mais, la nuit, les écluses sont fermées, et même souvent on ne les ouvre que deux fois par semaine. Un nombre considérable d'employés et d'ouvriers est affecté au service de ces travaux hydrauliques, qui sont suspendus quand une sécheresse prolongée tarit les sources dans les flancs des montagnes.

M. Miller signale un singulier usage auquel l'indulgence des premiers propriétaires de mines a donné naissance, et qui s'est maintenu jusqu'à nos jours : entre la nuit du samedi et la matinée du lundi, le *Cerro* devient la propriété exclusive de tout individu qui veut, dans cet intervalle de temps, travailler pour son propre compte. Ceux qui vont ainsi glaner dans les mines s'appellent *Caxchas*, et d'ordinaire ils vendent à leurs patrons le produit de leurs dimanches. On conçoit qu'indépendamment du métal ainsi soustrait, les *caxchas* doivent causer un notable préjudice à l'exploitation générale, en négligeant, dans leurs travaux particuliers, les précautions nécessaires pour étayer les terres excavées. On se doute

bien aussi, que quand les ouvriers trouvent, dans le courant de la semaine, une veine plus riche que d'ordinaire, ils s'abstiennent de la signaler, afin de l'explorer pour leur propre compte le dimanche suivant. Les propriétaires ne s'aviseront pas d'aller surveiller leurs ouvriers pendant ce jour consacré, car ils savent qu'ils trouveraient moyen de les en faire repentir. On voulut, un jour, abolir cet usage, à cause des abus qu'il entraînait après lui; mais tous les efforts faits dans ce but furent infructueux. Les *caxchas* défendirent leurs privilèges les armes à la main, et tuèrent plusieurs soldats en roulant sur eux, du haut de la montagne, des pierres énormes. Depuis ce jour, on les a laissés en paisible possession de ce droit consacré par la tradition. Ces ouvriers sont si vigilants à l'endroit de leurs privilèges, qu'un soir, ils surprisent quinze ou vingt lamas chargés d'argent, et qui avaient été mis en route après le moment où avait commencé l'exercice du droit de *caxcha*. Les lamas furent saisis par eux, et l'on n'entendit plus parler ni des animaux, ni de leurs conducteurs.

LA PAZ. Plus importante que Chuquisaca par sa population, qui s'élève à 40,000 âmes, la Paz n'est pourtant que la seconde ville de la Bolivie. Ses fontaines publiques et ses édifices méritent d'être visités par les étrangers. La rivière de Choqueapo, qui serpente dans la vallée où s'élève la ville, offre une particularité qui ne doit pas être passée sous silence : quand ses eaux sont grossies par les pluies ou la fonte des neiges, elles entraînent des rochers d'une grosseur prodigieuse, et roulent des paillettes d'or, que l'on s'empresse de recueillir dès que le niveau a baissé. Il faut, suivant nous, attribuer l'effet de ces eaux sur les rochers à la présence d'une quantité notable d'acide carbonique, au nombre des éléments dont elles sont composées. On sait quelle action dissolvante exercent sur les roches granitiques les plus minces ruisseaux, quand ils sont saturés d'acide carbonique.

CAXAMARCA. Ce nom vient du mot péruvien *Cassac-Malca*, qui signifie *lieu sujet à la gelée*. L'explication de cette étymologie suffit pour faire deviner que le climat de Caxamarca est assez froid, bien que cette ville soit située au nord du Pérou, et par conséquent bien plus près de l'équateur que toutes celles dont nous avons déjà parlé.

La riche vallée qui entoure la ville étale aux regards la plus magnifique végétation, et suffirait pour assurer aux habitants une prospérité perpétuelle, si de fréquentes gelées ne venaient pas détruire quelquefois dans vingt-quatre heures les plus belles récoltes en blé, en maïs et en fruits de toute espèce.

Caxamarca est citée pour les ruines du palais des Incas que renferment ses murs, pour ses sources d'eau thermale et pour ses forges où travaillent les plus habiles ouvriers du Pérou. Les seuls vestiges du palais consistent en quelques pierres qui font maintenant partie du mur d'une méchante maison. Ces pierres sont polies et exactement jointes les unes avec les autres, quoiqu'elles ne soient pas carrées. Comme on a trouvé dans le terrain environnant des outils composés d'un mélange d'étain et de cuivre, on a supposé qu'ils avaient pu servir à la construction des murs. Quelques voyageurs ont cru reconnaître parmi ces vestiges la chambre où l'Inca Atahualpa fut retenu prisonnier pendant trois mois. Dans la chapelle de la prison de la ville, la pierre qui sert de base à l'autel passe pour être celle sur laquelle le malheureux prince fut étranglé par ordre des Espagnols.

Les églises de Caxamarca étaient autrefois renommées pour la richesse de leurs ornements. La révolution les a dépouillées de leurs trésors.

On évalue à 7,000 âmes seulement la population de cette ville qui n'aurait mérité qu'une mention pure et simple, si elle ne s'était recommandée à notre attention par les ruines et les localités intéressantes qu'on trouve dans ses environs.

A une lieue des faubourgs sont les *Bains des Incas*, alimentés par deux sources abondantes, l'une d'eau froide, l'autre d'eau bouillante. Ce fut, dit-on, de cet endroit que l'Inca Atahualpa alla, porté sur un trône d'or, à la rencontre des conquérants espagnols. On ajoute que, lorsque les Européens se rendirent maîtres du pays, les Péruviens voyant qu'ils ne pouvaient leur opposer une résistance efficace, jetèrent le trône d'or dans le cratère de la source d'eau bouillante, afin qu'il ne tombât pas entre les mains des étrangers. Quelques années après, deux riches Espagnols firent pratiquer un canal pour vider le bassin de la source et en retirer le trône, objet de tant de convoitise. Mais leurs efforts furent inutiles, car la source était trop profonde pour qu'un canal pût en atteindre le fond.

Tout près des bains, et sur le terrain d'une ferme espagnole, on voit les ruines d'un bâtiment qui peut avoir servi de grenier ou de magasin aux Incas. On y observe un grand nombre d'excavations dont quelques-unes offrent des pierres qui portent les chiffres mille, deux mille, etc., ce qui a fait supposer que quelque trésor était caché dans ces cavités. On a cherché, et on n'a rien trouvé.

A deux lieues de Caxamarca, mais dans une autre direction, on remarque une pierre dite *inca-rirpo*, pierre de repos de l'Inca. Elle est semblable à celle que vit M. de Humboldt au *Paramo de Asuay*, et qu'il a décrite sous le nom de *inga-chungana*, lieu de repos de l'Inca. La pierre dont il est ici question est un bloc de onze pieds de long, et de deux pieds huit pouces de hauteur au-dessus du sol, sur une largeur de treize pouces seulement. Il offre dans sa partie centrale deux cavités de quatre pouces de profondeur et de cinq pouces de large. On voit aussi les restes d'une clôture circulaire qui règne autour du bloc à la distance de huit ou dix mètres. Elle occupe une petite portion de la route militaire que suivaient les Incas pour se rendre de Cuzco à

Quito, et qui est encore connue dans le pays sous le nom de *Camino del Inca*. Du lieu où gît la pierre vénérée, on jouit d'une vue magnifique, et l'on embrasse du regard les plus belles parties de la vallée de Caxamarca. D'après la tradition qui s'est perpétuée parmi les Indiens, l'Inca avait coutume de se faire transporter sur cette hauteur pour contempler le beau panorama qu'elle domine, et les deux cavités observées au milieu de la pierre servaient à maintenir les pieds du trône sur lequel s'asseyait le monarque.

Près de la ferme appelée la *Lagunilla*, non loin du village de *Jésus*, et à cinq lieues de Caxamarca, on a découvert les ruines d'une ville péruvienne bâtie d'une façon singulière. La plupart des maisons sont encore entières; elles sont en pierre et construites de manière à entourer un rocher ou monticule, situé au milieu d'une vallée. La rangée inférieure des maisons a des murs d'une épaisseur prodigieuse; un voyageur dit y avoir mesuré des blocs de pierre de douze pieds de long et de sept pieds de hauteur, formant un côté entier de la pièce; une ou plusieurs autres pierres sont posées par-dessus pour former le toit. Au-dessus de cette rangée, il y en a une autre plus élevée, construite de la même manière, et ayant sur le derrière les portes d'entrée; un autre rang a ses murs de derrière adossés à la montagne. Toute la ville consistait en doubles rangées de chambres habitables, le tout s'élevant à la hauteur de sept étages. Au sommet, on voit des ruines qui paraissent être celles d'un palais ou d'une forteresse.

« Lorsque je visitai ce lieu pour la première fois, dit M. Stevenson, je crus d'abord que les chambres n'étaient autre chose que des excavations pratiquées dans le roc. Mais j'acquis bientôt la conviction qu'elles avaient été construites de main d'homme, et je restai stupéfait en contemplant cet immense travail, dont l'objet spécial est maintenant ignoré. Les chambres ont pres-

que toutes douze pieds carrés et sept pieds de hauteur; sur le devant est percée une porte plus étroite dans le haut qu'à la base. Les pierres du devant ont reçu la forme de carrés irréguliers, et elles sont jointes ensemble par un ciment (*). Quelques-unes des murailles les plus épaisses sont formées de deux pierres rapprochées; l'interstice est rempli de petites pierres et de cailloux cimentés à l'aide d'une argile rougeâtre, qui a fini par former une masse si solide, qu'elle est presque aussi dure que la pierre. Le ciment employé pour joindre les pierres était sans aucun doute de l'argile détrempée; mais on en employait une si petite quantité, qu'on a cru que les blocs étaient tout simplement placés les uns sur les autres; en quoi l'on s'est évidemment trompé (**).

« Toute cette construction pouvait contenir au moins 5,000 familles (**), mais on ne peut deviner à quel usage elle était destinée. D'après certaines traditions assez vagues, c'était un palais ou une maison de réception pour les Incas dans le cours de leurs voyages; mais cela n'est guère probable, car le bâtiment en question s'élève à une lieue, tout au plus, de la grande route fréquentée par les Incas, et à cinq lieues de Caxamarca. D'autres prétendent que c'était le grenier général de cette partie du Pérou au temps des Incas; mais à cette assertion on peut opposer une objection de même nature; car le lecteur a déjà vu qu'il existait des restes d'un grenier d'abondance sur le terrain d'une ferme voisine de Caxamarca; ces espèces de maga-

(*) Si le voyageur anglais ne s'est pas mépris, c'est là un fait remarquable, car jusqu'à présent il n'avait été question, au Pérou, que d'édifices construits de pierres irrégulières sans ciment.

(**) Nous ne savons jusqu'à quel point est fondé ce démenti donné à une opinion qui paraît basée sur une observation attentive et répétée.

(***) M. Stevenson exagère probablement, car cinq mille familles, à quatre individus seulement par famille, représentent un total de 20,000 âmes.

sins sont très-reconnaissables, car ce ne sont que des citernes tapissées de murs de pierre. Il me paraît beaucoup plus vraisemblable que ce fut la résidence du Chimu de Chicama, pendant qu'il habitait l'intérieur du pays, et avant de devenir sujet de l'Inca Pachacutec. Le sommet de la montagne a été évidemment occupé par des constructions plus grandioses, car d'après la ligne encore visible des fondations, les appartements et les cours de cette partie de la ville étaient beaucoup plus spacieux que les chambres et les espaces libres des rangées inférieures.

« Quatre chemins principaux conduisent de la base au sommet de la montagne, et correspondent aux quatre points cardinaux; au moyen de ces chemins, ou de ces rues, les habitants pouvaient passer du toit de leur maison chez leur voisin; ils pouvaient même peut-être parcourir toutes les rangées d'habitations au moyen de ponts jetés sur les points d'intersection des rues. Sept promenades auraient ainsi existé, indépendamment des rues circulaires.

« Le propriétaire de ces ruines, don Thomas Bueno, croyait que c'étaient les restes d'un ancien temple, et se plaisait à supposer que quelque gros trésor était caché dans cette mystérieuse enceinte.

« On n'aperçoit sur ces constructions aucune trace de sculptures délicates; seulement quelques pierres offrent des arabesques plus bizarres que gracieuses. Il est évident, aussi, que l'architecture dont ces ruines sont un si curieux échantillon, n'avait rien de l'élégance qui distingue l'architecture grecque et romaine. Ce qu'il faut admirer ici, c'est la prodigieuse habileté des hommes qui ont extrait de la carrière, taillé, transporté et mis en place de si énormes blocs de pierre, tout cela sans machines et sans instruments de fer.

« Dans le voisinage des ruines, on voit un petit lac ou *Laguna*, qui a donné son nom à toute la localité circonvoisine; il est de forme ovale et a 900 mètres de longueur sur 650 de

largeur. Un côté du lac baigne le pied des montagnes qui séparent la ferme de la vallée de Caxamarca; de l'autre côté de la chaîne coule la rivière dont nous avons parlé. Un tunnel, ou canal souterrain, a été pratiqué à travers la montagne, afin de ménager à l'eau du lac un écoulement dans la rivière. Ce lac a probablement été la carrière d'où furent extraites les pierres qui ont servi à la construction de la ville en ruine, et le tunnel fut sans doute creusé à la même époque par les Indiens, pour prévenir les inondations. La ferme, les étables, et autres dépendances, ont été bâties avec les blocs en question, enlevés au *Tambo del Inca*. Il est à regretter qu'on n'ait pas respecté ces vestiges si vénérables et si intéressants de la civilisation indigène (*).

D'après ce qu'on vient de lire, on voit que les environs de Caxamarca méritent toute l'attention du voyageur. C'est une des localités les plus importantes à visiter; elle est d'autant plus digne d'être parcourue en détail, qu'elle confine à des régions où la nature américaine étale toute sa splendeur et où l'on rencontre des tribus sauvages qui portent encore le type primitif de la race péruvienne. Plusieurs touristes ont poussé leurs excursions jusque dans cette contrée. Après avoir franchi la Cordillère et échappé aux mille dangers d'un voyage à travers des précipices effrayants, ils ont pénétré jusqu'à l'endroit où l'Amazone réunit ses eaux à celles de l'Ucayale; ils ont visité les peuplades qui habitent les bords de ces deux rivières; ils se sont enfoncés dans l'épaisseur des forêts vierges, et ont étudié la nature dans ses spectacles les plus majestueux, dans ses créations les plus imposantes. Le tableau qu'ils ont tracé de cette zone extrême du territoire péruvien est si attachant, qu'il nous fait vivement regretter de ne pouvoir les suivre dans ces poétiques solitudes. Parmi les ré-

(*) Stevenson, vol. II, p. 164 et suivantes de l'édition anglaise.

cits qui nous ont le plus captivé, nous citerons celui du lieutenant Mawe, comme le plus pittoresque et le plus intéressant. Nous ne pouvons malheureusement qu'y renvoyer nos lecteurs.

TRUXILLO. Le diocèse de Truxillo s'étendait au delà des limites de la vice-royauté de Lima et embrassait la province de Jaen de Bracamoros, dans le royaume de Quito. Truxillo est située à une demi-lieue de la mer, sous le huitième degré 6' de latitude méridionale. Bien que cette ville ait une circonférence d'une lieue et demie, elle renferme à peine 9,000 habitants. Le port, nommé *Huanchaco*, est habité par quelques misérables Indiens logés dans des huttes, et par les autorités du lieu.

Près de Truxillo, la route passe au milieu des ruines d'une grande ville indienne appelée le *Grand-Chimu*, et dont les habitants résistèrent longtemps aux armes des Incas. On y voit encore un assez grand nombre de bâtiments en bon état de conservation; on y remarque surtout plusieurs vastes *guacas* d'où l'on assure que les Espagnols ont tiré une grande quantité d'or. Les Indiens qui résident actuellement dans cette vallée paraissent former une race particulière, qui n'a pas encore été étudiée. Les Espagnols, pour les récompenser de leur avoir révélé les richesses enfouies dans les *guacas*, les exemptèrent de tout tribut. La vallée a environ quatre lieues de long sur deux de largeur. Le sol, humecté par les eaux d'une petite rivière, est couvert d'une végétation qui contraste agréablement avec la région sablonneuse qui s'étend le long des côtes du Pérou (*).

On suppose généralement que les huacas ou *guacas*, dont nous venons de parler, n'étaient autre chose que des lieux spécialement consacrés à la sépulture. Un voyageur anglais fait observer que les Indiens non civilisés sont encore aujourd'hui dans l'usage d'enterrer leurs morts dans leurs propres maisons, qu'ils abandonnent aus-

(*) Maw, p. 19.

sitôt pour aller se bâtir ailleurs d'autres demeures. Il pense que la même coutume existait chez les anciens Péruviens. Il n'y aurait donc pas eu de cimetières proprement dits chez ce peuple, ce qui est en contradiction avec les découvertes de tombeaux souterrains réunis en très-grand nombre dans certaines localités du Pérou et de la Bolivie. Près du village de Supe, dans la vallée de Huaura, existent les ruines d'une autre ville indienne bâtie sur le flanc d'un immense rocher. Des galeries ont été creusées dans le roc vif et ensuite divisées en compartiments ou en chambres. Indépendamment des murs, on voit encore des parapets en pierre élevés devant les maisons; de sorte que la montagne a l'air d'être fortifiée. A une faible distance, se voient les restes d'une autre ville située dans une plaine élevée. C'est là que le voyageur cité tout à l'heure croit avoir constaté que les Péruviens enterraient les morts dans leur domicile même. M. Stevenson fit exécuter des fouilles et découvrit plusieurs tombeaux anciens. Les cadavres avaient été évidemment enterrés avec tout ce qui leur appartenait au moment de la mort; les femmes avaient auprès d'elles des pots, des casseroles, et des vases de terre cuite, dont quelques-uns étaient fort curieux. Un de ces derniers se composait de deux parties sphériques et creuses, chacune de trois pouces de diamètre, et réunies par un petit tube placé au centre des deux boules; une anse creuse, recourbée, et ayant un trou dans sa partie supérieure, servait à saisir l'ustensile. Si l'on introduisait de l'eau par ce trou jusqu'à ce que ce vase fût à moitié plein, et si l'on inclinait les deux boules tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, il s'en échappait un bruit semblable à un sifflement. Quelques-unes de ces poteries offraient l'image d'un homme modelée sur chaque boule. La tête était percée d'un petit trou qui faisait entendre le même bruit, quand on remplissait le vase à moitié et qu'on l'agitait en divers sens. Il existait une de ces terres cuites au

couvent des Carmélites de Quito; on y voyait figurés deux Indiens portant un mort sur leurs épaules dans un cercueil creux semblable à un baquet de boucher. Lorsqu'on inclinait l'appareil à droite et à gauche, on entendait un son plaintif comme le cri funèbre que poussent les Indiens dans les enterrements. Du reste, ajoute notre voyageur, les vases et ustensiles étaient de bonne argile et bien cuits, ce qui prouve que les anciens Péruviens pratiquaient avec succès l'art de la poterie. Mais ce n'étaient pas les seuls objets contenus dans les *guacas*: on y trouva aussi de longs morceaux d'étoffes de coton, semblables à celles que les Indiens fabriquent aujourd'hui et qu'ils appellent *tocuyo*; beaucoup de calebasses; une grande quantité de maïs, de quinoa, de fèves et de feuilles de plantain; des plumes d'autruche provenant des plaines de Buénos-Ayres; des vêtements de plusieurs espèces; quelques bêches de palmier; des lances et des massues du même bois; des pots pleins de *chica* qui avait conservé sa saveur douce, mais ne tarda pas à s'aigrir au contact de l'air. On trouva encore de petites poupées de coton habillées comme le sont encore les Indiennes de Cajatambo et de Huaro-chiri; ce costume se composait d'un jupon blanc nommé *anaco*, d'un morceau de flanelle de couleur, dont deux coins étaient fixés sur l'épaule gauche au moyen d'une épine de cactus; le reste de l'étoffe passait sous le bras droit, s'appliquait autour du corsage à l'aide d'un cordonnet de couleur, et flottait librement au côté gauche et au bas du buste. Cette partie du costume s'appelait *chaupe anaco*. Le *yigla*, autre morceau de flanelle de couleur différente et ayant deux pieds en carré, couvrait les épaules et s'attachait sur la poitrine au moyen de deux longues épingles d'argent ou d'or nommées *topas*. Les cheveux étaient séparés en deux tresses, réunies à leur extrémité, derrière la tête, et maintenues par un cordon de couleur. Enfin, on retira des *guacas* des anneaux et de petites coupes d'or extrê-

mement minces et pas plus grandes que la moitié de la coquille d'un œuf de poule. Ces ornements se portaient sans doute suspendus aux oreilles, car ils sont munis de petites montures semblables aux boutons en usage parmi les femmes indigènes. Il faut aussi mentionner des fragments d'argent ayant dix pouces de long sur deux de large et aussi minces qu'une feuille de papier. Tous les morceaux d'or qu'on trouva dans ces tombeaux étaient renfermés dans la bouche des cadavres. Grâce à la nature du sol dans lequel les guacas étaient pratiqués, les corps ensevelis étaient encore presque entiers et nullement défigurés, bien que quelques-uns fussent enterrés depuis trois siècles au moins. Les vêtements étaient dans le même état de conservation; mais corps et habits tombèrent bientôt en poussière sous l'action de l'air et du soleil. On déterra un homme dont les cheveux se joignaient aux sourcils et couvraient si complètement le front, que cette partie du visage n'existait réellement pas. Près de lui on voyait une grande quantité d'herbes sèches, plusieurs petits pots et des poupées habillées. Les Indiens, qui exécutaient ces fouilles sous la direction du touriste anglais, prétendirent que cet homme avait été un *brujo* ou devin; on peut supposer aussi qu'il avait été médecin, car la sorcellerie et l'art de guérir se confondaient et s'exerçaient à la fois chez ces peuples ignorants, comme chez la plupart des nations non civilisées.

Signalons encore dans les environs de Truxillo, près de Guambacho, petit port au sud de Huanchaco (*), d'autres ruines non moins intéressantes que celles dont nous avons parlé tout à l'heure. C'est une immense ligne de fortifications construites, suivant toute probabilité, bien longtemps avant la conquête. La muraille est presque partout entière, et offre des angles saillants à peu près semblables à de grossiers bastions. Ce mur suit le flanc d'une haute montagne située tout près

(*) L'ancienne ville de Guambacho fut détruite par un pirate hollandais, en 1685.

de la mer. L'histoire nous apprend qu'une grande victoire fut remportée dans cet endroit par le dixième Inca sur Chimu, dernier roi de la province appelée aujourd'hui *Truxillo*. Une immense quantité d'ossements humains répandus çà et là atteste le carnage qui eut lieu sur ce champ de bataille. On a remarqué que plusieurs squelettes avaient la chevelure intacte.

Toutes les ruines qui gisent dans le voisinage des lieux habités ont été, comme on doit bien le penser, explorées, visitées et fouillées dans tous leurs recoins par les Espagnols, qui espéraient y trouver des trésors cachés. Souvent la cupidité des Européens fut largement satisfaite par de magnifiques trouvailles. On raconte qu'en 1576, un Espagnol retira d'un guaca, supposé être la sépulture d'un roi de la famille de Chimu, une si grande quantité d'or, que la somme formant le cinquième du trésor royal s'éleva à 9,632 onces d'or, ce qui suppose que la totalité du trésor représentait 3,750,000 francs. Aujourd'hui encore, on est persuadé au Pérou que les guacas contiennent des richesses qui attendent d'heureux explorateurs. Lorsque les exhalaisons qui s'élèvent de ces tombeaux produisent sur le sommet des montagnes des lueurs phosphoriques, les habitants des campagnes croient que ces feux passagers indiquent la présence de trésors enfouis; et ils s'empressent d'aller visiter ces anciennes sépultures, qui déjà avaient été vingt fois inutilement profanées par des mains avides.

Nous terminerons cette longue description des villes du Pérou, en citant, mais seulement pour mémoire :

Guamanga, fondée par Pizarre et peuplée de 40,000 individus;

Jauja ou Xauxa, qui compte 10,000 habitants, et se soutient principalement par le produit de ses mines d'argent;

Ayacucho, près de laquelle le général Sucre remporta la victoire célèbre dont nous parlerons en détail dans le résumé de l'histoire de la révolution péruvienne;

Puno, chef-lieu du département de même nom, et contenant une population de 16,000 âmes.

Dans la Bolivie :

Oropesa, située dans le département de Cochabamba, appelé à bon droit le *grenier du Pérou* (25,000 habitants);

Cochabamba (30,000 âmes);

Tarija, chef-lieu de la province de Chicas, qui produit en abondance du blé, des fruits et des vins d'excellente qualité;

Santa-Cruz de la Sierra Nueva (6,000 habitants).

TABLEAU DE L'ANCIEN EMPIRE DU PÉROU.—DYNASTIE DES INCAS.

Les ténèbres les plus profondes entourent le berceau des Péruviens, comme celui de toutes les nations qui peuplent l'Amérique. Aucune tradition, aucun monument, aucun vestige de nature quelconque, ne peuvent aider l'historien à remonter avec certitude dans les annales du Pérou, au delà de l'époque, assez moderne, à laquelle ce pays fut soumis à des institutions à peu près régulières, grâce à l'établissement de la dynastie des Incas. Encore, la situation morale et matérielle de l'empire péruvien sous cette descendance de rois est-elle très-confuse et, sur certains points, environnée d'une obscurité complète. S'il est impossible de connaître la condition du Mexique avant l'irruption des Aztèques dans l'Anahuac, du moins on peut suivre les fastes nationaux de ce royaume depuis cette invasion jusqu'à l'arrivée des Espagnols; les manuscrits mexicains qui existent encore, et des traditions sûres, en fournissent les moyens. Il n'en est pas ainsi du Pérou. Les Incas ne nous ont laissé aucun document écrit sur la période de leur domination. Malgré les assertions de quelques auteurs peu exigeants, nous ne saurions voir dans les *quipos*, des archives nationales régulières et suffisantes. Les *quipos* étaient des cordons à nœuds de différentes couleurs, qui ne doivent être réellement considérés

que comme un instrument de calcul. Les nuances exprimaient les objets, et les nœuds représentaient les nombres. On s'en servait pour tenir compte de la population de chaque province et de ses productions, rassemblées avec soin dans de vastes magasins pour les besoins de la communauté. Les quelques faits que rappellent ces nœuds coloriés sont donc à peu près insignifiants au point de vue historique. Ce qu'il nous importe de connaître, ce sont les institutions, les mœurs, les lois des Péruviens; et c'est précisément ce que ne nous apprennent pas les *quipos*. D'ailleurs, alors même que ces cordons allégoriques rappelleraient des faits vraiment intéressants, ils ont été si bien détruits par les conquérants espagnols, qu'on n'en pourrait tirer aucune utilité réelle. On est donc réduit à se contenter des documents qui nous viennent des écrivains européens. En arrivant au Pérou, les Espagnols observèrent la société à laquelle ils étaient destinés à donner des lois. Ils apprirent, en outre, de la bouche des indigènes, ce qu'avait été la génération précédente. A l'aide de l'examen personnel et des renseignements recueillis dans le pays, les historiens purent faire un tableau suffisamment exact de ce qui existait au moment de la conquête. Mais ce tableau ne pouvant pas remonter bien loin dans les fastes du Pérou; passé une certaine époque, au delà de laquelle la tradition orale devenait nécessairement incertaine, il ne pouvait que présenter des faits confus et altérés. Quant à Garcilasso de la Véga qui, en sa qualité de descendant des Incas, voulut consacrer la gloire de ses ancêtres, en écrivant leur histoire complète, il n'a presque rien ajouté à ce que les auteurs espagnols avaient dit avant lui; et il s'est complu à répéter les choses merveilleuses et incertaines qui se trouvaient déjà en circulation au sujet des temps antérieurs à la conquête.

Ainsi, l'obscurité est profonde et entière pour l'histoire ancienne du Pérou; les documents sont incomplets,